

C'est ainsi que M. Buzzini a fait acte de justice et peut-être, dans une certaine mesure, de réparation envers un artiste qui, à cause de sa modestie même et pour n'avoir été jugé le plus souvent que sur quelques œuvres éparses, fut parfois, non certes méconnu, mais frustré de son juste rang. La connaissance complète de l'œuvre donne seule la connaissance complète de l'artiste et de sa haute valeur. Ce livre si parfaitement présenté, aux reproductions pour la plupart si belles, — digne pendant du volume sur Ernest Biéler, préfacé par J.-B. Manson, le directeur de la Tate Gallery de Londres, — y réussit pleinement. Il sera précieux aux Valaisans. Il portera au loin non seulement le visage aimé de leur petite patrie, mais aussi la mémoire de celui qui, si fidèlement et avec un tel désintéressement voulut la servir¹ et qui, selon l'éclatant témoignage de M. Buzzini, a « restitué à l'âpre et mystique race valaisanne ce qu'il lui emprunta, sa noblesse native, le poème de la terre et de l'esprit ».

Jean GRAVEN

Une étude d'anthropologie qui concerne le Valais²

Depuis l'époque où le comte de Gobineau formulait ses théories de déterminisme racial, les déviations romantiques de l'anthropologie naissante ont fait place à une discipline scientifique qui a peu à peu amélioré ses méthodes et reconnu ses limites. Et voici que M. Marc-R. Sauter, docteur ès sciences, vient de publier un savant ouvrage sur l'anthropologie burgonde. Le caractère éminemment scientifique de ce livre restreint évidemment sa diffusion ; aussi des considérations qu'il contient, voudrions-nous modestement citer celles qui concernent particulièrement le Valais et qui ne sauraient laisser indifférente la Société d'Histoire du Valais romand.

M. Sauter fait justement remarquer que « l'histoire doit se considérer comme incomplète tant qu'elle n'a pas fait appel à toutes les disciplines scientifiques ». Les sources littéraires et iconographiques ne sauraient, seules, nous restituer le visage d'un peuple : il faut y ajouter l'examen des documents squelettiques. Hélas ! que de pertes de valeur nous devons déplorer ! Fouilles de hasard, ou trop tardivement explorées, ou insuffisamment relevées... Cette constatation ne devrait pas seulement nous faire regretter d'avoir jeté au vent tant de renseignements qui eussent été précieux : elle doit nous engager à veiller à ne pas détruire à l'avenir ces premiers témoignages de notre histoire.

L'aire d'exploration de M. Sauter s'étend, principalement, de Bourg en Bresse à Sion en Valais. En ce qui concerne plus particulièrement notre canton, le Laboratoire anthropologique de Genève contient des ossements de Sion, et le Musée historique de Lausanne en possède de Conthey et Vouvry. De plus, « le Valais ancien, écrit M. Sauter, nous était largement ouvert grâce à la vaste étude de M. le professeur E. Pittard sur les crânes de la vallée du Rhône ; de cette grande série nous avons d'abord considéré ce qui concernait la région occidentale, représentée par une série de crânes de Saxon, proches de nos documents burgondes de Sion et Conthey ». Sion, Savièse, Sierre, Rarogne, Grengiols avaient déjà livré des crânes de l'époque du fer — les trois crânes de Grengiols probablement de La Tène ; plus tardifs sont les restes de Vex et Saxon. Les études ethnographiques répondent à une curiosité actuelle, et tandis que l'Institut d'an-

¹ Le critique d'art, Mme L. Florentin, vient de consacrer à ce livre et à Raphy Dallèves un article pénétrant et sympathique, dans *La Suisse* du 27 avril 1941. M. Charles Saint-Maurice leur a également rendu un juste hommage dans le *Nouvelliste valaisan*.

² Marc-R. Sauter : *Le Problème des Burgondes, Recherches d'anthropologie historique* (Genève, Kundig, 1941).

thropologie de Zürich a voué son attention à des débris humains attribués aux Allamans, on sait gré à M. Sauter de s'être penché sur ceux des Burgondes. Mais que de difficultés hérissent la route des chercheurs ! Ossuaires mal datés, idées préconçues, enchevêtrements des habitants, confusion des données !

M. Sauter rappelle très opportunément que l'anthropologiste travaille dans l'ordre zoologique ou somatologique ; il étudie la race. L'archéologue et l'historien œuvrent dans un domaine voisin, mais distinct, qui est d'ordre psychologique auquel ressortit la civilisation. Race et civilisation ne sont point liées par un déterminisme fatal : la race est un donné indépendant de la culture et de la langue, bien que ce soit un donné capable d'évolution ; la civilisation est un acquis, et un acquis changeant. Les courants ethniques et les courants culturels ne sont donc pas les mêmes. Tandis que ces derniers sont parvenus chez nous d'Orient par la Méditerranée et en remontant la vallée du Rhône, les premiers ont dérivé du Nord jusqu'aux Alpes.

Les Burgondes sont d'origine nordique (encore que les populations du Nord de l'Europe, si l'on pouvait percer l'opacité des temps, viendraient elles-mêmes d'ailleurs) ; chassés probablement par le froid, au VII^e siècle avant J.-C., de Scandinavie et de Bornholm, leur première résidence, la Poméranie, le Brandebourg, le haut Main et le Rhin moyen marquent leurs étapes ; en 443 après J.-C. ils s'établissent dans le bassin lémanique, où ils créent un royaume dont l'histoire glorieuse, note M. Sauter, s'étend de 443 à 534. Une œuvre épique, les Nibelungen, raconte leurs exploits.

Mais quel fut le volume démographique qui déferla ainsi du Nord au Centre de l'Europe ? Bien qu'impossible à fixer (malgré des calculs pleins de bonne volonté mais trop peu étayés), le nombre des Burgondes paraît limité et inférieur au chiffre de population préétablie. La densité de la population gallo-romaine avait cependant fondu du III^e au Ve siècle, comme on le voit par le rétrécissement des villes, la dépopulation rurale et une nouvelle extension forestière due au fait que les Romains avaient cessé d'essarter. De ce mélange des Nordiques (Burgondes) et Alpains (Valaisans), résulta un effacement des caractères différentiels extrêmes ; la trace des Burgondes est cependant plus marquée dans les régions occidentales de la Suisse romande qu'en Valais, où ils semblent s'être évanouis dans la population antérieure. Il paraît même douteux que l'infiltration burgonde ait pénétré dans les vallées latérales, où, selon l'opinion traditionnelle, auraient plutôt trouvé refuge les habitants qui fuyaient les envahisseurs. Il nous faut donc considérer la population antérieure à l'invasion comme l'élément de base de notre peuple ; cette population antérieure, les Gallo-Romains ou Celtes romanisés, étaient essentiellement des Alpains. Les Burgondes, dont les contacts au cours de leur lent voyage transgermanique avaient déjà altéré le type primitif, furent pour les Alpains romanisés un apport modifiant. Cette modification ne fut cependant que partielle, les caractères anthropologiques des Alpains étant restés prédominants, ce qui autorise à regarder la population du Valais comme issue principalement des Alpains, romanisés d'abord, nordicisés ensuite. Ceci du point de vue ethnique, car, sous l'aspect culturel, l'idiome germanique des immigrants céda totalement devant le latin des indigènes.

Telles sont les principales leçons du livre de M. Sauter. Les spécialistes y trouveront des tableaux extrêmement complets de mesures ostéologiques détaillées et précises, et des remarques intéressantes sur l'évolution des types, comme ce phénomène de débrachycéphalisation qu'on constate depuis la fin du XIX^e siècle en Valais, en Vaud et à Genève, alors que le phénomène contraire paraît en Savoie, en Prusse et en Scandinavie.

« Aucun résultat, si minime soit-il, n'est inutile », écrit M. Sauter en terminant son étude, car, dit-il encore, « aucun document concernant l'homme, isolé ou en groupe, ne nous est indifférent ».